

L'idée de la vertu chez les Troglodytes

Zsuzsa KIS

La vertu est une notion fondamentale de la politique au siècle des Lumières, elle l'est également pour le grand théoricien politique, Montesquieu. Elle apparaît non seulement tout au long des *Lettres persanes*, mais aussi dans la majeure partie de son œuvre, ayant une forte portée philosophico-politique. Nous allons examiner cette notion dans le conte inséré des *Lettres persanes* sur les Troglodytes. Robert Mauzi, pour éclairer la notion de « vertu » rappelle, qu' « elle consiste à accorder un avantage au bonheur d'autrui sur notre bonheur propre. Elle désigne exclusivement une aptitude sociale »¹.

L'histoire des Troglodytes est une réflexion parallèle sur le niveau individuel et social, car il est impossible d'instaurer une société juste sans que les personnes formant cette société soient, elles aussi, l'exemple de la justice même. Nous pouvons y voir la confrontation et la mise à l'épreuve de deux théories philosophiques : celle de Hobbes d'une part, illustrée par le cas des premiers Troglodytes, qui périssent à cause de leur injustice, excepté deux familles qui ont choisi la vertu, et celle de Shaftesbury, selon laquelle l'homme serait « naturellement » vertueux, illustré par la deuxième génération de Troglodytes. La théorie de Hobbes porte en elle-même sa propre fin : une telle société est invivable et elle s'anéantit elle-même par manque de réciprocité et faute d'entraide. Montesquieu refuse également la philosophie excessivement optimiste de Shaftesbury, par la peinture de cette société idéalisée et utopique à l'excès, qui n'est possible que dans le cas d'un conte, mais nullement dans une société réelle.

La première génération des Troglodytes vit une vie égoïste et ce n'est que la deuxième génération dont la vie sera conduite selon la vertu. Pour les premiers Troglodytes, la notion d'« intérêt collectif » est inexistante, l'auteur accentue cela par la répétition constante du pronom personnel à la première personne du singulier « je », et sa forme emphatique « moi » qui s'opposent à « des gens », « les autres » et « tous les autres Troglodites »², en un crescendo qui devient de plus en plus précis et qui indique à la fin que l'individu s'oppose au peuple entier. L'utilisation des verbes au futur semble évoquer un espoir en le bonheur, mais ce ne peut être qu'un bonheur provisoire, fondé uniquement sur la satisfaction des besoins immédiats, matériels, mis en valeur par les verbes « procurer » et « avoir » ce qui reflète un égoïsme profond :

¹ MAUZI, Robert, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*, Paris-Genève, Slatkine, 1979, p. 580.

² Nous conservons dans les citations l'orthographe de l'édition critique, utilisé par Montesquieu « Troglodites », tandis que dans le corps du texte nous utilisons l'orthographe moderne « Troglodytes ».

[...] qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens, dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi ; je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le soient ? je me procurerai tous mes besoins ; & pourvu que je les aye, je ne me soucie point que tous les autres Troglodytes soient misérables.³

L'égoïsme traduit par l'acquisition matérielle s'oppose à l'altruisme vertueux des Troglodytes justes de la génération suivante.

Dans le conte des méchants Troglodytes, l'égoïsme ne rend heureux que momentanément, la méchanceté réciproque n'épargne personne. Montesquieu insiste sur le besoin de la collectivité avec la multiplication en crescendo des infortunes présentées en paire où une méchanceté en appelle une autre, de façon réciproque. La totalité de la partie consacrée aux Troglodytes injustes est placée sous le signe du double. Toutes les catastrophes se produisent deux fois, pour permettre aux Troglodytes de tirer une leçon du malheur, pour leur donner une seconde chance, mais ils n'en profitent finalement pas. Le point culminant, l'anéantissement final du peuple, est le résultat naturel de « leurs propres injustices ». En effet, une maladie ravage le peuple, un médecin étranger réussit à guérir les malades, mais comme les Troglodytes ingrats ne l'ont pas payé pour ses services, quand la maladie réapparaît, le médecin les laisse périr.

C'est cette mentalité égoïste et anti-sociale qui est la cause du malheur et de l'anéantissement final de la première génération des Troglodytes. Pour une persuasion plus efficace, par contraste, l'auteur présente deux familles justes, au sein de la société des Troglodytes injustes, qui font revivre le peuple Troglodyte, et grâce auxquelles il illustre la vie heureuse guidée par la vertu, l'entraide et l'intérêt commun. Le peuple retrouve le bonheur dans la communauté, dans les activités en commun, dans la simplicité :

On faisoit ensuite des festins, où la joye ne regnoit pas moins que la frugalité : c'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve : c'est là qu'on apprenoit à donner le cœur, & à le recevoir [...].⁴

[...] ils s'assembloient ; & dans un repas frugal, [...] ils descriptoient ensuite les delices la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence : bien-tôt ils s'abandonnoient à un sommeil, que les soins & les chagrins n'interrompoient jamais.⁵

La vertu, l'altruisme et l'innocence sont les clés du bonheur des Troglodytes. Montesquieu insiste sur la collectivité par le pronom personnel « ils », et par l'utilisation du pronom personnel « on » : il met ainsi en avant l'indistinction entre les membres du peuple. Le sentiment de la collectivité est illustré également par des

³ MONTESQUIEU, Charles Secondat de, *Lettres persanes*, in *Œuvres complètes de Montesquieu*, t. 1, sous la direction de Jean Ehrard et Catherine Volpilhac-Auger, Oxford-Napoli, Voltaire Foundation-Istituto Italiano per gli studi filosofici, 2004. Nous suivons l'orthographe et la numérotation des lettres de cette édition (dans la suite *Lettres persanes*). *Lettres persanes*, lettre 11, p. 162.

⁴ *Ibid*, lettre 12, p. 167.

⁵ *Ibid*.

verbes traduisant une action commune, comme « s'assembler », « faire des festins », et fait ressentir également le partage présenté par cette demi-phrase symétrique : « donner le cœur et le recevoir », renforcé aussi par la position des deux verbes, embrassant le nom « cœur », symbole de l'amour. Ces passages reflètent une union parfaite avec la nature. La simplicité et la naïveté sont mises en valeur :

[...] les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les [les Dieux] celebrient par leurs danses, & par les accords d'une Musique champêtre : on faisoit ensuite des festins, où la joye ne regnoit pas moins que la frugalité : c'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve : c'est là qu'on apprenoit à donner le cœur, & à le recevoir : c'est là que la pudeur virginale faisoit en rougissant un aveu surpris, mais bien-tôt confirmé par le consentement des peres : & c'est là que les tendres meres se plaisoient à prévoir par avance une union douce, & fidelle.⁶

La nature présentée dans la deuxième partie du conte diffère incontestablement de celle, présentée dans la partie des méchants Troglodytes, produisant des catastrophes, et la raison en réside également dans leur vie vertueuse, l'altruisme et la communauté. Les premiers Troglodytes égoïstes n'ont labouré la terre que pour leur propre besoin, ne tenant pas compte ni des autres, ni des variations climatiques :

On était dans le mois où l'on ensemence les terres : chacun dit, je ne labourerai mon champs que pour qu'il me fournisse le bled [...]. Les terres de ce petit Royaume, n'étoient pas de même nature ; il y avoit d'arides, & de montagneuses ; & d'autres, qui dans un terrain bas, étoient arrosés de plusieurs ruisseaux. Cette année la secheresse fut très-grande, de manière que les terres, qui étoient dans les lieux élevés, manquèrent absolument [...]. L'année d'ensuite fut très-pluvieuse ; [...] les terres basses furent submergées.⁷

Montesquieu insiste donc sur l'importance de la communauté, surtout dans un « petit Royaume », où les personnes, pour survivre, se voient obligées de recourir l'un à l'autre. Les Troglodytes justes ont retenu la leçon, vivant dans la communauté, ils ont également appris à apprivoiser la nature qui, loin de devenir leur ennemi, est devenue ainsi leur allié : « la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains »⁸. Chez les Troglodytes, l'union de la communauté, heureuse du partage se laisse sentir par l'absence de la propriété privée : « les troupeaux étoient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager »⁹. D'ailleurs, c'est justement l'apparition de la propriété privée qui cause l'envie, et ainsi la guerre entre les méchants Troglodytes. Albert Hirschmann note que Montesquieu, et avant lui aussi Spinoza, attirent l'attention sur le danger de l'appropriation des biens immobiliers, et surtout celle de la terre, « car la terre n'existe qu'en quantité limitée et au sein d'une même communauté tout ce qui sur le plan avantage l'un porte nécessairement

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, lettre 11, p. 163.

⁸ *Ibid.*, lettre 12, p. 165.

⁹ *Ibid.*, lettre 12, p. 168.

préjudice à l'autre »¹⁰. C'est le cas précisément des méchants Troglodytes, comme nous avons pu le constater précédemment.

Chez le peuple Troglodyte juste nous découvrons l'altruisme qui se découvre à travers les actions, les tâches qu'ils ont choisies d'accomplir pour le plaisir d'autrui :

[...] il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens ; il faut que je parle à mon père, & que je le détermine à faire ce mariage.¹¹

[...] il faut que j'aie y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelque fois se reposer sous leur ombre.¹²

Toutes ces tâches des bons Troglodytes leur procurent du bonheur, et sont également l'illustration de leur vie vertueuse et laborieuse.

Pourtant, chez les Troglodytes, l'homme n'est pas naturellement vertueux, il le devient grâce à l'éducation. Les pères Troglodytes présentent aux jeunes les vices des premiers pour éviter que les enfants ne les reproduisent « [...] toute leur attention étoit d'élever leurs enfants à la Vertu : ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si touchant »¹³. L'exemple est un moyen très important de persuasion, qu'emploient volontiers les Troglodytes : « la Vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples »¹⁴. La leçon de morale fait appel non pas à la raison des enfants, mais à leur sensibilité. C'est ainsi que l'apprentissage se traduit par des verbes renvoyant à la sensibilité, comme « représenter », « mettre devant les yeux » qui traduisent une visualisation, ou encore le toucher par le verbe « faire sentir » et l'adjectif « touchant ». La construction symétrique, rythmique produit ainsi un effet sur l'ouïe qui facilite également l'apprentissage « l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que de vouloir s'en separer, c'est vouloir se perdre ; que la Vertu n'est point une chose, qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point regarder comme un exercice pénible ; & que la justice pour autrui, est une charité pour nous »¹⁵. Cette idée renvoie au cadre de l'histoire, à la formule introductive du conte, exprimée par Usbek à l'attention de Mirza : « il y a certaines verités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir ; telles sont les verités de Morale »¹⁶. La vertu n'est pas un devoir, « un exercice pénible »¹⁷, mais vient de soi, sans « coûter »¹⁸. C'est une vertu naturelle et facile. L'intérêt particulier, loin de s'opposer à l'intérêt collectif, se confond absolument avec ce dernier, et outre le sens

¹⁰ HIRSCHMANN, Albert O., *Les passions et les intérêts*, Paris, PUF, 1980, p. 71.

¹¹ *Lettres persanes*, lettre 13, p. 169.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, lettre 12, p. 165.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, lettre 11, p. 161.

¹⁷ *Ibid.*, lettre 12, p. 166.

¹⁸ *Ibid.*

d'intérêt collectif et de la vertu apparaît également la notion de « justice », inconnue aux premiers Troglodytes, car les personnes de la première génération « étoient si mechans & si feroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de justice »¹⁹.

Mais pour éviter que le malheur des premiers Troglodytes ne se reproduise, le peuple intègre leur contre-exemple dans leurs chants, pour encore mieux les intérioriser, mettant en opposition les deux générations, présentant la vertu comme condition du bonheur : « ils chantoient les injustices des premiers Troglodites, & leurs malheurs ; la Vertu renaissante avec un nouveau Peuple, & sa félicité »²⁰.

La nécessité de l'éducation pour la vertu est une idée qui est par ailleurs reprise dans la suite de l'histoire des Troglodytes que Montesquieu n'a pas publiée et qu'il a recueillie dans les *Pensées*²¹. Montesquieu y continue la réflexion arrêtée au moment de l'élection d'un roi. C'est un courtisan qui insiste sur l'importance de l'éducation : « Vous connoissez, seigneur, la baze (sic.) sur quoy est fondée la vertu de votre peuple, c'est sur l'éducation²². » Et c'est précisément avec l'élection du roi et avec l'accroissement de la population que l'éducation prend de l'importance pour la vertu.

Montesquieu accentue l'importance de la vertu également par sa répétition. Le mot « vertu » et ses divers synonymes reviennent treize fois tout au long de l'histoire des Troglodytes justes, souvent associé au mot « bonheur » dans une même phrase « ils menoient une vie heureuse, & tranquille : la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains »²³, ou encore « Le jeune Peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; & la Vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples²⁴. »

Cependant, comme le note Jean Ehrard, « exilé politique, Usbek sait bien malgré l'apologue des Troglodytes que le bonheur n'est pas sous tous les régimes la récompense de la vertu »²⁵, il mène une réflexion sur le rapport entre le bonheur et la vertu, sur le plan individuel et politique. Par le lien extrêmement fort entre ces deux notions, l'auteur fait l'apologie d'une vie douce, en harmonie avec la nature, qui est en effet une peinture « en négatif » du monde contemporain, car :

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs, qu'à leurs besoins : dans ce pais heureux la cupidité étoit étrangere ; ils se faisoient des presens, où celui qui donnoit,

¹⁹ *Ibid.*, lettre 11, p. 162.

²⁰ *Ibid.*, lettre 12, p. 167.

²¹ MONTESQUIEU, Charles Secondat de, *Pensées, Le spicilège*, Paris, Laffon, 1991, pensée 1616, p. 507-511, reproduite également dans l'édition critique des *Lettres persanes*.

²² *Ibid.*, Annexes, p. 602-603.

²³ *Ibid.*, lettre 12, p. 165.

²⁴ *Ibid.*, lettre 12, p. 166.

²⁵ EHRARD, Jean, *L'invention littéraire au XVIII^e siècle : fictions, idées, société*, Paris, PUF, 1997, p. 21.

croyoit toujours avoir l'avantage : le Peuple Troglodyte se regardoit comme une seule famille.²⁶

Le partage, la réciprocité et l'unité sont les clés de la force de ce peuple. Montesquieu souligne par l'exemple de ce peuple l'importance des valeurs réelles, comme la solidarité : « On alloit au Temple pour demander les faveurs des Dieux ; ce n'étoit pas les richesses, & une onereuse abondance ; de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodytes ; ils ne sçavoient les desirer que pour leurs compatriotes²⁷. »

L'auteur accentue le caractère utopique du peuple, en plaçant l'histoire dans l'antiquité, rappelé aussi par le terme non-marqué « Temple », à la différence de « l'église ». Le parallèle entre les heureux Troglodytes et les habitants de la Bétique de Fénelon a été remarqué dès la parution des *Lettres persanes*, cependant une comparaison entre les deux œuvres s'impose. Comme le rappelle Henri Coulet, en parlant de l'influence de Fénelon :

[...] sensible aux beautés de la nature, invitant les hommes à être naturels, leur proposant le rêve d'un âge d'or, d'une société heureuse et juste, l'auteur de *Télémaque* a été reconnu par les philosophes comme un de leurs précurseurs. [...] Son influence s'est exercée sur tous les écrivains qui ont voulu donner une forme imagée à leur pensée, intéresser le cœur en même temps que l'intelligence.²⁸

Montesquieu connaissait bien et appréciait l'œuvre de Fénelon, qu'il estimait dans ses notes de lectures comme « plein de solidité et agrément, le style en est enchanteur, c'est le rival de l'*Odyssée* »²⁹. Les deux œuvres « antiquisantes » présentent l'âge d'or perdu, d'un peuple mythique pour révéler le rapport entre le bonheur et la vertu, et en tirer une leçon de morale. *Les Aventures de Télémaque* ont été écrites par Fénelon en 1699, pour l'éducation du duc de Bourgogne, grâce auxquelles en plus d'acquérir une connaissance en mythologie, le lecteur peut, avec l'élève royal, apprendre également l'art de gouverner, l'art de la guerre, mais aussi les divers mœurs. Non seulement la thématique, mais aussi le style et les pensées véhiculées prouvent que Montesquieu a puisé dans *Le Télémaque* de Fénelon pour écrire son conte sur les Troglodytes.

Le pays des Troglodytes montre des ressemblances avec la Bétique aussi bien du point de vue géographique que par le caractère vertueux et pacifique de ses habitants. Les deux ouvrages dépeignent un âge d'or utopique. Bien qu'aucun des deux ne soit placé sur une île, l'endroit typique des utopies, tous les deux sont isolés des autres peuples voisins, ce qui est nécessaire afin de préserver leur vertu. La famille des Troglodytes survivant au désastre vivait « dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence »³⁰ ; dans la Bétique,

²⁶ *Lettres persanes*, lettre 12, p. 167-168.

²⁷ *Ibid.*, lettre 12, p. 167.

²⁸ COULET, Henri, *Le Roman jusqu'à la Révolution*, Paris, Armand Colin, 1991, p. 277.

²⁹ MONTESQUIEU, « Extraits de lecture annotés », *Œuvres complètes de Montesquieu*, sous la direction d'André Masson, Paris, Nagel, 1955, t. 3, p. 707.

³⁰ *Lettres persanes*, lettre 12, p. 165.

« la nature » a séparé les habitants « des autres peuples d'un côté par la mer, et de l'autre par de hautes montagnes du côté du nord »³¹. Les conditions géographiques et climatiques sont très semblables pour ces deux peuples utopiques, chez qui, grâce à la fertilité extraordinaire des terres, les deux peuples, très proches de la nature, formant une communauté patriarcale, vivent de l'agriculture et de l'élevage. Pour donner un modèle, le choix d'un peuple parfait est indispensable. Il s'agit d'un peuple archaïque, qui vit dans une société patriarcale, sans Etat, ni lois, avant la construction monarchique. C'est la parole des aïeux et la vertu qui remplacent les lois. Les deux textes sont caractérisés par une forte imagerie de la pureté et de l'innocence, poétisant la vertu. Le peuple des deux œuvres présente également des caractéristiques très semblables, ils sont définis comme « chéri des Dieux », et caractérisés par leur vertu, leur justice et leur équité.

La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des dieux.³²

Un peuple si juste doit être chéri des Dieux.³³

Aussi bien Fénelon que Montesquieu, suivant la mode de la pastorale, lient la simplicité à la vertu et au bonheur du peuple, qui reconnaissent et mettent en relief les valeurs réelles comme l'amour, la famille et la communauté, et méprisent les valeurs artificielles, comme la richesse ou la vanité. Mais bien entendu, la peinture de ces peuples utopiques sert à pouvoir aborder la question qui préoccupe les deux auteurs, c'est-à-dire, le gouvernement idéal. Nous en pouvons donc tirer des maximes pour un monarque juste, ce sur quoi les deux textes se font écho, et traduisent un lien fort entre la liberté et le bonheur du peuple et du roi. Dans *Télémaque* nous lisons à propos du gouvernement de la Bétique : « Heureux celui qui n'étant point esclave d'autrui n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave !³⁴ » Dans les *Lettres persanes* nous trouvons les paroles du vieillard que le peuple veut élire roi qui sont analogues à la citation précédente : « [...] comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vû en naissant les Troglodytes libres, & de les voir aujourd'hui assujettis.³⁵ » Fénelon montre également à travers les habitants de la Bétique les vicissitudes, les difficultés et les dangers liés au gouvernement :

Quelle folie, disent-ils [les habitants de la Bétique, parlant des autres peuples], de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison et suivant la justice ! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de vouloir s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme un père et son pasteur. Mais gouverner

³¹ FÉNELON, François, *Les Aventures de Télémaque*, édition présentée par J. Le Brun, Paris, Gallimard, 1995, p. 158-159.

³² *Ibid.*, p. 156.

³³ *Lettres persanes*, lettre 12, p. 166.

³⁴ FÉNELON, *Op. cit.*, p. 157.

³⁵ *Lettres persanes*, lettre 14, p. 171.

les peuples contre leur volonté, c'est de se rendre très misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage.³⁶

Cette réflexion sur le gouvernement des sujets malgré leur volonté revient chez Montesquieu dans nombre de ses ouvrages, mais il attire l'attention dans le conte des Troglodytes sur le fait que la vertu doit être libre, car si elle est guidée et imposée par un tiers, elle perd sa valeur. « L'anarchie vertueuse n'est possible que dans les petites communautés, le lien social se dissout avec l'accroissement démographique qui rompt les relations de proximité³⁷. » C'est le cas des Troglodytes, qui se voient obligés de former un Etat et élire un roi pour les gouverner :

[...] votre vertu commence à vous peser : dans l'état où vous êtes, n'ayant point de Chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous ; sans cela vous ne sauriez subsister, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers Peres : mais ce joug vous paroît trop dur, vous aimez mieux être soumis à un Prince, & obéir à ses Loix moins rigides que vos mœurs [...].³⁸

La vertu est donc fortement liée à la liberté et à l'autodécision. Elle ne peut-être en aucun cas imposée, mais doit toujours dépendre de la décision de l'individu, et pèse de ce fait lourd sur lui.

La vertu est ainsi un concept primordial dans la philosophie politique de Montesquieu. Il l'illustre par le conte inséré des Troglodytes, dans lequel il présente l'évolution d'un peuple et la nécessité de la vertu pour former une société juste. Nous avons présenté par une analyse en parallèle l'influence de Fénelon et plus particulièrement de la Bétique sur l'histoire des Troglodytes, en insistant sur l'importance de la vertu, de l'altruisme et de la communauté pour créer un modèle d'une société utopique.

³⁶ FÉNELON, *Op. cit.*, p. 157.

³⁷ SPECTOR, Céline, *Montesquieu, Les « Lettres persanes » : de l'anthropologie à la politique*, Paris, PUF, 1997, p. 32.

³⁸ *Lettres persanes*, lettre 14, p. 171.